

« *C'est une triste chose de penser que la nature parle et que le genre humain ne l'écoute pas* »
Victor Hugo.

Concevoir un SCoT audacieux n'était pas chose facile. La méthodologie de cabinet de conseil occasionnait la définition d'objectifs mesurables à l'horizon 2050, voire 2100, infléchissant significativement les conséquences de nos activités qui altèrent les conditions d'habitabilité de la planète, et a fortiori, du Bassin de Thau.

Après lecture, une impression de persistance de « business as usual » se dégage (j'utilise un anglicisme pour la compréhension des esprits colonisés du « Blue Invest in Sète Cap d'Agde Méditerranée »), avec quelques modifications à la marge pour satisfaire l'oxymore « développement durable ».

LA PERTE DE LA BIODIVERSITE N'EST PAS UN PROBLEME

Disons-le de suite, la perte de la biodiversité n'est pas un problème, c'est la conséquence de notre présence massive et de nos activités fourmillantes. De ce point de vue, notre espèce n'est pas originale, toutes les espèces vivantes agissent en accroissant l'entropie sur leur biotope. Mais, vouloir apporter des réponses à des conséquences sans en modifier les causes est une approche douteuse : imaginez un médecin s'attaquant à une fièvre sans agir sur les causes qui la provoquent (cf. une polémique en période caniculaire sur l'usage de climatiseurs).

Toutefois, si les espèces altèrent leur milieu de vie, cela d'autant plus que le nombre des individus est important, la nature a fait que les déchets des uns sont les ressources des autres. Ainsi s'opère un mouvement circulaire et durable tant qu'une espèce n'en modifie pas sérieusement l'équilibre. En d'autres termes, les espèces vivantes sont dépendantes les unes des autres, ce que la nôtre a oublié depuis son changement de mode de vie engendré par le passage d'une économie de cueillette et de chasse à une économie de production d'espèces végétales cultivées et animales domestiquées.

Il y a environ 10.000 ans, l'Homme s'est libéré de sa soumission à la nature, en l'asservissant ; il semble que celle-ci nous siffle la fin de la partie en nous soumettant à ses desideratas par le truchement du changement climatique. Par ailleurs, notre vision ethnocentrique du monde est à la mesure de notre manque d'altérité envers nos compatriotes : selon les Ministères de la transition écologique, l'aménagement du territoire, des transports, et de la ville et du logement, nous serions dans la [6eme extinction majeure](#) de la biodiversité, je les cite :

- La déforestation, l'artificialisation des sols... c'est la première cause de perte de biodiversité. La destruction des habitats naturels est surtout le fait de l'agriculture intensive : 30% de pression sur la perte de biodiversité.
- La surexploitation des espèces animales et végétales (surpêche, exploitations forestières...) : 23 % de pression.
- Le changement climatique dû aux activités humaines : la température a une influence clé sur la croissance des végétaux (bourgeoisement, floraison,

maturation des fruits) et la capacité des espèces animales à se reproduire ou s'alimenter. Selon le GIEC, « le changement climatique a causé des dommages considérables, et de plus en plus de pertes irréversibles, dans les écosystèmes terrestres, d'eau douce, côtiers et océaniques » : 14% de pression.

- La pollution (chimique, physique, lumineuse, sonore) : 14% de pression.
- Les importations d'espèces exotiques envahissantes et de maladies : 11 % de pression.

Jusqu'alors, nos actions détruisaient la vie sur la planète et continuent à la réduire (disparition de 70% des espèces animales en 50 ans, 50% des insectes en 30 ans en Europe, 280.000 européens meurent prématurément de pollution chaque année), dès lors, le SCoT devait se soucier d'améliorer quantitativement les points ci-dessus afin de régénérer un espace vivable, non seulement pour l'espèce humaine mais pour toutes les autres dont nous dépendons, en s'interrogeant de la sorte :

- De combien « Blue Invest in et cetera » réduira-t-il l'emprise sur les sols, les émissions de gaz à effets de serre, la consommation énergétique, et cetera ?
- De combien les pratiques agricoles, conventionnelles ou biologiques, dégradent-elles les sols par formation d'humus ou les dégradent-elles ?

Notons que la question climatique réglée (ce qui n'est pas le cas), l'extinction massive de la biodiversité perdurerait, le climat étant la troisième cause de l'effondrement.

Bien que nous sachions avoir trop artificialisé les sols pour maintenir une biodiversité vivante, le SCoT envisage de réduire le rythme de consommation des espaces. En d'autres termes, l'artificialisation des sols sur le Bassin de Thau s'accroîtra jusqu'en 2050 : nous pouvons prédire ce qu'il adviendra de la biodiversité restante.

« L'autre est un miroir qui me renseigne sur ce que je suis. Trop différent, il est impensable. S'il me dérange, il touche en moi quelque chose que je ne veux pas voir. »

DEVELOPPEMENT DURABLE ET TRANSITION ENERGETIQUE

A l'instar du Programme de développement durable de 2015 de l'ONU, le SCoT, nouvelle version, est un pavé de bonnes intentions, pour que rien ne change.

Les [17 objectifs](#) de développement durable de l'ONU donnent la marche à suivre jusqu'à 2030 pour parvenir à un avenir meilleur et plus durable pour tous. Cela part d'un bon sentiment, mais tout objectif de la liste est antagonique à au moins un autre de la même liste. Ces objectifs ne nous aident pas à fixer des limites à notre empreinte sur la planète : il est impossible de faire correspondre à la définition du « développement durable » un état particulier du monde physique, car personne ne sait définir les besoins des générations présentes de manière univoque, et donc la quantité de ressources nécessaires qui y correspond, or gérer c'est un cap et un bornage.

Certes, le développement des énergies renouvelables diminue l'intensité carbone de l'économie, mais ce n'est pas une transition énergétique à proprement parler. Les énergies sont étroitement reliées entre-elles, il n'y a jamais eu, au cours de

l'histoire, un basculement d'une énergie vers une autre. Il n'y a pas eu de transition du bois vers le charbon pour la bonne raison que l'étayage des galeries des mines a consommé beaucoup plus de bois que le bois-énergie. Le pétrole et le charbon ont cru conjointement, et de nos jours, les renouvelables et les fossiles augmentent simultanément : une éolienne ou un panneau solaire nécessite de l'énergie fossile pour l'extraction des matières premières et leurs transformations. La question n'est pas l'intrication des énergies, mais l'usage que nous faisons de cette énergie décarbonée. Si par exemple, elle consiste à faire rouler des automobiles de 2 tonnes qui dépendent de l'acier (charbon), des PVC (pétrole) et de nombreux métaux compliqués à extraire, ce n'est pas une transition énergétique et écologique mais un progrès technologique dont le bénéfice, pour l'environnement, reste à démontrer.

UNE ECONOMIE SANS NATURE

Or l'ECO² est prévu pour le renforcement des 3 piliers de l'ECO³, lui-même antagonique de l'ECO¹; le triptyque ECO reflète la relation ambiguë entre l'économie (ECO³), l'environnement (ECO¹) et l'énergie (ECO²).

Lorsqu'au 18^{ème} siècle, Adam Smith, en Angleterre, ou Jean-Baptiste Say, en France, définissent le modèle de l'Economie pour que nous puissions remplir les caddies des supermarchés, le Capital et le Travail sont les deux goulots (stocks) d'étranglement du système de production (usine). Au 18^{ème} siècle, le Travail est effectué par l'homme-énergie, remplacé, à partir du milieu du 19^{ème} siècle, par la machine-énergie, énergie essentiellement carbonée. Nous pouvons substituer Travail par Energie dans l'équation du modèle économique : le caddie du supermarché se remplit grâce au Capital et à l'Energie.

La grande omission, volontaire, dans ce modèle est l'objet à transformer par l'outil productif : les atomes extraits de mère Nature ; ces ressources naturelles, Say et Smith les considèrent inépuisables et offertes gratuitement. Ce facteur, ressources naturelles, sera omis de l'équation (pourquoi conserver un facteur sans effet sur le résultat ?). L'erreur originelle de nos économies aura été de croire aux ressources naturelles inépuisables, ce qu'elles ne sont manifestement pas : les marins pêcheurs Sétois ou de l'Etang de Thau savent, sans doctorat en économie, que le stock de poissons est épuisable.

Si, dans nos bilans économiques, nous avons accordé une quelconque valeur à ces ressources gratuites extraites, les dotations aux amortissements calculées pour leurs dépréciations n'auraient sans doute jamais permis de dégager une profitabilité de nos économies.

La science économique est un récit sur les conventions humaines qui organisent la complexité des échanges dans nos sociétés modernes, des conventions auxquelles nous adhérons comme jadis nos ancêtres adhéraient aux mythes cosmogoniques, anthropogoniques ou ethnogoniques.

Les mythes sont des récits auxquels nous ne croyons plus car notre recul, temporel ou géographique, nous permet de les comparer aux nôtres actuels qui disent le vrai : « *Seul l'incroyant croit que le croyant croit* » affirmait l'anthropologue

Jean Pouillon. Le croyant ne croit pas qu'il croit, ses récits sont des vérités, réelles ou révélées.

Grâce à l'Energie carbonée et au Capital, nous sommes très performants pour transformer des ressources naturelles. « Etre performant pour transformer » consiste à exceller à ordonner des atomes que nous ne pouvons pas consommer en leur état naturel : exemple, la réduction des oxydes de fer pour produire du fer et des alliages. Or, plus nous accentuons l'ordre dans la sphère économique, plus nous générons du désordre en son extérieur : irréversibilité des phénomènes physiques, second principe de la thermodynamique. En d'autres termes, les molécules transformées ne peuvent pas revenir à leur état initial. Dans un système isolé, l'entropie (le désordre) ne diminue pas avec le temps.

Le SCoT tente de marier la carpe et le lapin en se fondant sur des récits qui pourraient être interrogés tout en ignorant un principe physique : une économie de tourisme, même « durable », affectera autant l'environnement que celle non durable en raison d'une physique peu soucieuse de notre récit.

Cependant, une baisse de la fréquentation touristique durant les prochaines années serait à envisager pour au moins deux raisons : le nombre croissant des épisodes caniculaires et leurs intensités pourraient rebuter le pèlerin, et le pouvoir d'achat durablement en berne des consommateurs de loisirs, conséquence probable d'une déplétion énergétique en cours en Europe depuis 2008, qui devrait s'accroître dans les années à venir.

REPENSER NOTRE FAÇON D'ETRE AU MONDE

Nous avons complexifié l'organisation de nos sociétés en excluant ce que nous devons à la nature. Désormais, elle nous demande de lui rembourser l'emprunt.

Nous devrions interroger la place de l'Economie dans nos sociétés et les finalités de nos productions : si nous pouvons le faire, devons-nous le faire ?

Nous devrions nous interroger sur ce que nous souhaitons : Est-il souhaitable de détruire des vies en artificialisant des espaces pour permettre à des véhicules de 2 tonnes, propulsés avec de l'énergie bas carbone, de contourner des villages ou est-il plus désirable de maintenir la biodiversité au détriment de notre confort ?

Le SCoT ne nous présente aucun dilemme auquel, collectivement, nous aurions à réfléchir pour y répondre.

Il est truffé des mots biodiversité et transition par-ci, durablement durable par-là, cette inflation verbale nous pousserait à croire que nous agissons alors qu'elle n'est qu'une incitation à l'insouciance.

Les questions, qui se posent à nous, seraient de spécifier ce que nous acceptons d'abandonner pour préserver l'essentiel.

Voir [ICI](#) (9 mn) une autre approche au monde, plus sensible, avec les Kogis de Colombie, ou [LA](#) (53 mn) pour un récit plus complet.

FIN DU DOCUMENT